

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

L'aquarelle a pour elle la finesse, la transparence, la fraîcheur et la franchise du ton; la peinture à l'huile ne saurait lutter avec elle sur ce terrain. Elle n'admet pas les remaniements, les retouches. Aussi exige-t-elle de l'artiste une sûreté, une décision absolues.

Est-ce pour cela qu'on la considère comme un genre inférieur? Peut-être, mais je ne suis pas sûr que cette conclusion soit d'une logique absolument irréprochable. Le mieux, je crois, serait de faire à chaque genre sa part, sans les soumettre à ces classifications qui sont d'une utilité incontestable en botanique, mais dont, je le confesse, je ne vois pas bien l'utilité dans les arts.

Ce qui est certain, c'est que les qualités qu'exigent la peinture à l'huile et la peinture à l'eau ne sont pas les mêmes; quant à établir entre elles une hiérarchie définitive, la chose paraît quelque peu téméraire. Pour moi, je n'hésiterais jamais entre une aquarelle de M^{me} Lemaire ou de M^{me} de Rothschild, de Jacquemard, de L. Leloir, de Heilbuth, de Detaille, de Lambert, d'Isabey, et une peinture à l'huile de MM. Cabanel, Bouguereau, Muller et autres professeurs également illustres. Que dis-je? je donnerais toute la collection des œuvres à l'huile de ces honorables académiciens pour la moindre peinture à l'eau des exposants de la rue Laffitte.

Les aquarelles de M. Worms ont de l'éclat, mais son dessin pourrait avoir plus d'élégance. Ses figures sont un peu lourdes, et cela choque d'autant plus qu'il prend ses sujets en Espagne, et que nous sommes habitués à nous imaginer que la race espagnole est avant tout une race fine et nerveuse, qui a conservé quelque chose de l'élégance *allongée* de la race arabe. Il est possible qu'en somme M. Worms ait raison. Tant pis pour l'Espagne. J'avoue du reste que ce peuple pailleté qu'il met en scène finit par paraître bien monotone. Ce que j'aime le mieux dans l'exposition de M. Worms, c'est le *Bénitier dans l'église de San Vincente, à Avila*. Il y a là des tons de pierre bleuâtres et violacés bien finement saisis et l'ensemble est harmonieux. Le *Bon gîte* est quelque peu sentimental, mais l'expression, surtout celle du soldat, est bien rendue. Sa poignée de main est pleine d'une cordialité communicative.

La *Chaise à porteurs* de M. Maurice Leloir est charmante avec ses tons mats et fins, mais les porteurs me plaisent moins. Ils sont bien campés et boivent avec l'élan de gens fatigués, mais pourquoi ces casaques d'un rouge si criard? Pourquoi leur avoir refusé quelque chose de l'atténuation de ton qui a si bien réussi dans le reste du tableau? La *Partie de bateau* est aussi une œuvre pleine de fraîcheur et de limpidité. M. Maurice Leloir est certainement en progrès.

M. de Beaumont a une couleur conventionnelle qui plaît un moment, mais dont il a tort d'abuser. Je crains que M. Jacquet ne penche du même côté. Il cherche le joli et le trouve sans peine, mais il y a là, dans l'allure, qui est charmante, et dans la couleur, qui est à la fois douce et vive, quelque chose de factice, qui finira un jour ou l'autre, si l'on n'y prend garde, par prendre le dessus et étouffer le reste.

On a beaucoup parlé des *Couvreurs* de M. Vibert et du *Bain* qu'ils découvrent à travers le toit. Il est possible que cette scène en deux tableaux soit très spirituelle. J'avoue que je ne comprends pas et que ces deux cadres qui s'interposent entre les deux parties me gênent pour saisir le rapport de l'une à l'autre. Mais ce qui est plus grave, c'est que les *Couvreurs* sont d'une couleur lourde et terne, ce qui est un défaut capital pour une aquarelle, et que la scène qu'ils sont censés voir ne rachète nullement ce défaut. M^{me} Scarron remplaçait par des histoires le rôti absent. M. Vibert a cru qu'une bonne farce pouvait tenir

lieu de couleur et de dessin. Il s'est trompé, et d'autant plus que la farce n'est pas même bonne et que le spectacle qu'il nous offre ne manque pas moins d'intérêt que de qualités artistiques. Le reste de son exposition ne vaut pas mieux. Son *Cardinal* est d'un rouge brutal et coupé à l'emporte-pièce, et sa *Manola* s'est endormie en dansant.

Je trouve infiniment plus d'esprit — sans compter le reste — dans les *Chats* de M. E. Lambert. Dans l'*Envahissement*, il y a une chatte admirable. Le pelage est rendu avec une vérité saisissante; on entrerait les doigts dans sa fourrure. Son *Éventail*, composé d'une série de têtes de chats aux physionomies variées, est amusant au possible; et tout cela est obtenu du premier coup, dessin et couleur, avec une promptitude de coup d'œil et une sûreté de main bien remarquables.

L'aquarelle de M. E. Lami est de la vraie aquarelle, franche et sincère, avec beaucoup d'air et de lumière. Je veux parler du *Palais Pesaro* et de la *Cour ovale de Fontainebleau*. Mais j'aime beaucoup moins ses illustrations de Molière.

M. Baron ne fait ni mieux ni pis que les autres fois, mais il fait toujours la même chose, et cette monotonie nous rend sans doute injuste envers ses aquarelles, qui seraient peut-être charmantes, si elles se ressemblaient moins. Tous ces costumes de fantaisie lassent vite l'intérêt et le regard.

M. Jourdain se contente de peindre les scènes et les spectacles qu'il trouve autour de lui; et comme il les peint avec sincérité et qu'il sait choisir, on regarde avec plaisir ces petits tableaux de couleur fine et transparente.

M. L. Leloir est peut-être le plus habile des aquarellistes de la rue Laffitte, mais parfois il abuse de son habileté.... et du pointillé. On ne peut s'arrêter devant son exposition sans entendre quelque enthousiaste s'écrier: « Ce sont de vrais bijoux! » Rien n'est plus vrai, ce sont des bijoux; ces amoureux-là, — je parle de la *Promenade sentimentale* — ont revêtu, pour se promener dans la campagne, des costumes tout brodés de soie, d'or et de pierres précieuses; c'est éclatant, étincelant, splendide, mais c'est dur et criard. Le *Musicien ambulante* présente un défaut analogue; mais, par bonheur, ce n'est pas un système. Le charmant éventail, l'*Assiégé*, est d'une exécution absolument réussie comme il est d'une conception pleine d'esprit.

Les aquarelles de M. E. Isabey se distinguent à première vue par la rutilance de leurs colorations. Il y a là un reste de romantisme qui n'a rien de désagréable. Delacroix attribuait très justement à la couleur une expression morale et s'en servait pour accentuer la pensée qu'il voulait rendre. M. Isabey se contente — le plus souvent — de remplir l'œil de vibrations intenses, qui sont une source de véritables jouissances artistiques. De même pour M^{me} Lemaire, mais en sens contraire. Autant la couleur de M. Isabey est intense, presque violente, autant celle de M^{me} Lemaire est douce et reposée. Ce sont deux harmonies qui conviennent à des situations morales directement opposées. Il est impossible de ne pas trouver dans ses aquarelles quelque chose de féminin, dans le meilleur sens du mot. Tout cela est atténué, fondu dans une gamme charmante de tons, d'une extrême délicatesse. Ce n'est pas à M^{me} Lemaire qu'on pourra jamais reprocher des discordances et des duretés. Prenez un à un tous ses tableaux, — et il y en a là six de nature tout à fait différentes, des scènes humaines, des fleurs de plusieurs espèces, — partout c'est la même harmonie et le même charme, avec la même justesse et la même finesse de tous. Cette exposition est certainement une des plus complètes qu'il y ait dans les deux salles.

Le talent de M^{me} la baronne Nathaniel de Rothschild a quelque chose de plus viril. Je doute qu'à voir pour la première